

DONNER À PENSER

CENTRE ROLAND-BARTHES

DONNER À PENSER

Jean Starobinski – Jean-Luc Marion
– Marian Hobson – Roger-Pol Droit
– Jürgen Trabant – Pascal Quignard
Giorgio Agamben

ÉDITIONS DU SEUIL

25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e

CENTRE ROLAND-BARTHES

Direction : Julia Kristeva, Francis Marmande et Martin Rueff
Institut de la pensée contemporaine,
université Paris 7-Denis-Diderot

Responsables de la publication :
Raymonde Coudert et Martin Rueff

ISBN 978-2-02-139676-8

© Éditions du Seuil, février 2005

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Sommaire

Préface	9
Jean Starobinski : « <i>Les Chats</i> » de Baudelaire : <i>érotique et esthétique</i>	17
Jean-Luc Marion : <i>La raison du don</i>	57
Marian Hobson : <i>De quelques exceptions françaises : la langue et la philosophie (Barthes, Derrida, Diderot)</i>	115
Roger-Pol Droit : <i>La taille de l'expérience</i>	151
Jürgen Trabant : <i>Vico – mère et maître de Michelet</i>	183
Pascal Quignard : <i>Le passé et le jadis</i>	225
Giorgio Agamben : <i>L'état d'exception</i>	255
Les auteurs	295

Donner à penser Le pouce, l'index et le majeur

« Il me semble que tout cela donne furieusement à penser. »
Rousseau, *Essai sur l'origine des langues*

Studium/Punctum

Studium. De ce que « le bon sens est la chose du monde la mieux partagée », on ne déduira pas qu'il est forcément à portée de la main – ou *près de chez soi*. Chez Descartes, le *bon sens*, loin d'être le lit des opinions toutes faites, est la *puissance de bien juger, de distinguer le vrai d'avec le faux* – en un mot la raison – *cogitatio natura universalis*. Or « ce n'est pas assez d'avoir l'esprit bon, mais le principal est de l'appliquer bien ». Qu'ils soient conçus comme des inventions suscitées par le penseur, ou comme des découvertes auxquelles il répond, les points de cette application *donnent à penser*.

Punctum. Donne à penser ce qui, dans le réel, point, et, poignant, suscite l'exercice du bon sens. Donne à penser celui qui, dans le réel, relève le poignant, et, le relevant, excite l'exercice du bon sens. Aussi, de Platon à Hegel, les philosophes font-ils de *l'étonnement* la qualité première de la profession – s'étonner, non de ce qui frappe, mais aussi de ce qui ne frappe pas et passe inaperçu, et dont il faut d'abord s'étonner qu'il passe inaperçu. On nomme *opinion* cette nuit où tous les concepts sont gris et qui, dans la grisaille, occulte ce qui donne à penser. Et s'il est vrai que nous n'avons pas

encore commencé à penser, il faut accueillir ce qui donne à penser comme ceux qui donnent à penser. Devoir d'hospitalité. Garder les yeux grands ouverts – cette leçon des peintres.

Elstir. Donnant/Donnant

« À côté de celle d'un grand artiste, l'amabilité d'un grand seigneur, si charmante soit-elle, a l'air d'un jeu d'acteur, d'une simulation. Saint-Loup cherchait à plaire, Elstir aimait à donner, à se donner. » A-t-on assez dit l'importance des dons d'Elstir, ce maître de peinture qui est aussi un maître de vie ? Il donne et, en donnant, il *se* donne. Mais quel est le sens de ce pronom réfléchi ? Que donne-t-il de lui quand il se donne dans ses œuvres ? Dans les pages superbes qu'il lui consacre au tome II d'*À l'ombre des jeunes filles en fleurs*, le narrateur insiste sur la richesse des dons du peintre. Et le voilà forcé, comme pour obéir à l'injonction de Pascal¹, de répéter le verbe du don. « Par le moyen de ses œuvres » et « faute d'une société supportable », ce nouvel Alceste qui aurait lu Rousseau « s'adressait à distance, il *donnait une plus haute idée de lui*, à ceux qui l'avaient méconnu ou froissé ». Or, « la pratique de la solitude lui en avait *donné* l'amour ». Tel est son *éthos*². Mais son art ? La thèse est bien connue : « Si Dieu le père avait créé les choses en les nommant, c'est en leur ôtant leur nom, ou en leur *donnant un autre* qu'Elstir les recréait. » Donner à voir, c'est donner l'être : « Les rares moments où l'on voit la nature telle qu'elle est,

1. « Quand dans un discours se trouvent des mots répétés et qu'essayant de les corriger on les trouve si propres qu'on gâterait le discours, il les faut laisser, c'en est la marque. Et c'est là la part de l'envie, qui est aveugle et qui ne sait pas que cette répétition n'est pas faute en cet endroit, car il n'y a point de règle générale » (*Pensées*, Br. 48, Laf. 515).

2. Voir aussi, plus loin : « le prestige que quelques instants lui *donnait* encore pour moi son talent » et « le plaisir qu'il me *donnait* était troublé seulement par la peur... ». Plus loin, Elstir se proposera de « *donner* [son] esquisse » de Carquethuit au narrateur.

poétiquement, c'était de ceux-là qu'était faite l'œuvre d'Elstir. » Soit le tableau du port de Carquethuit : « Il *donne* l'impression des ports où la mer entre dans la terre. »

Donnant donnant³ ? Étrange radicalisation de la thèse kantienne selon laquelle « le génie est le talent (don naturel), qui donne ses règles à l'art » : « Les données de la vie ne comptent pas pour l'artiste, elles ne sont pour lui que l'occasion de mettre à nu son génie. » Indifférence des données de la vie et grandeur des dons du génie⁴. C'est lui qui donne à voir l'objet qui sans lui ne se donnerait pas⁵. Voilà pourquoi Elstir doit « *donner* un dernier coup de pinceau à ses fleurs », formule où se confond, par la dialectique de l'œuvre d'art, le don naturel des fleurs et leur relève par ces absentes de tout bouquet. Voilà pourquoi le narrateur s'attarde quand on dessert la table et se prend à aimer les serviettes défaits, un reste de vin sombre, la couleur des prunes altérées : « [...] j'essayais de trouver la beauté là où je ne m'étais jamais figuré qu'elle fût, dans les choses les plus usuelles, dans la vie profonde des "natures mortes". » Voilà pourquoi enfin la littérature est « la vraie vie, la vie enfin découverte et éclaircie ».

Don(s) d'Elstir. Pour le peintre qui donne à voir, tout objet est bon. En est-il de même pour la pensée ? L'objet qui est indifférent pour la peinture est-il indifférent à la pensée ? Deux thèses s'opposent.

Des objets qui donnent à penser

Bien avant que le philosophe Arthur Danto n'en fasse un de instruments de sa philosophie, Platon proposait la paire

3. Cf. Michel Deguy, *Donnant donnant : cartes, airs, brevets*, Paris, Gallimard, « Le Chemin », 1981.

4. Le narrateur évoque « la formule de son don inconscient ».

5. Cf. J.-L. Marion, « Ce que cela donne », *La Croisée du visible*, Paris, La Différence, 1991 et *Jean-François Lacalmontie : « Ce que cela donne »*, Paris, La Différence, 1986.

d'indiscernables comme l'objet le plus propre à exciter la pensée⁶.

« Il y a dans les perceptions certaines choses qui n'invitent pas la pensée à un examen, parce que la perception suffit à les déterminer, et il y en a d'autres qui l'engagent tout à fait dans cet examen, en tant que la perception ne donne rien de sain.

— Tu veux évidemment parler, dit-il, des objets vus dans le lointain et des dessins en perspective ?

— Tu n'as pas du tout saisi, répliquai-je, ce que je veux dire.

— Que veux-tu donc dire ? demanda-t-il.

— Les objets qui n'excitent pas à la réflexion, répondis-je, sont ceux qui ne produisent pas à la fois deux impressions opposées ; s'ils les produisent au contraire, je les range parmi ceux qui invitent à la réflexion, et c'est le cas lorsque l'impression qui nous arrive, soit de près, soit de loin, ne laisse pas discerner que l'objet soit ceci plutôt que cela⁷. »

Platon distingue deux types d'objets : ceux qui laissent la pensée indifférente (le pouce, dit-il, l'index et le majeur) et ceux qui l'appellent – *parakalein*. Les premiers nous laissent tranquilles : « car en tout cela l'âme des hommes n'est pas obligée de demander à l'entendement ce que c'est qu'un doigt, parce qu'en aucun cas la vue ne lui a témoigné en même temps qu'un doigt fût autre chose qu'un doigt » (523d-e). On dira donc qu'à la différence du *pouce*,

6. « Une question est de forme philosophique – j'aimerais ajouter : toujours, mais je n'ai pas de preuve immédiate – lorsqu'on peut trouver réellement ou imaginativement des paires indiscernables et qui néanmoins occupent des lieux ontologiques distincts, de sorte que nous sommes obligés de découvrir en quoi consiste ou devrait consister leur différence » (Arthur Danto, *L'Assujettissement philosophique de l'art*, Paris, Seuil, 1993).

7. *La République*, VII, 523b. Il est vrai que Proust évoquera dans *Le Temps retrouvé* la nécessité des deux objets : « La vérité ne commencera qu'au moment où l'écrivain prendra deux objets différents, posera leur rapport, analogue dans le monde de l'art à celui qu'est le rapport unique de la loi causale dans le monde de la science, et les enfermera dans les anneaux nécessaires d'un beau style. »

de l'index et du majeur, les objets qui donnent à penser nous lancent un appel, qu'ils suscitent un choc dans la griffure d'une rencontre, et puis qu'à la manière d'un visage ils ne nous lâchent plus.

Qu'est-ce qui distingue l'objet qui donne à penser ? Celui où la reconnaissance est prise en défaut. Un objet donne à penser quand *je ne m'y retrouve plus*. Triple dépaysement. Platon veut d'abord que la sensation devienne un signe qui fasse naître un sens. Là où je voyais un, il me faudra penser deux. Il veut aussi que cette naissance prenne la forme d'un problème qui exige un souvenir à travers la réminiscence. Le sensible devient profond et se fuit. La réminiscence le dédouble et le renvoie à un passé sans date. Enfin, la pensée trouvera en lui ce qui ne peut être que pensé et qui n'est rien d'autre que l'impensable. Ainsi de la sensation à la pensée, ce qui donne à penser est bien un don obligeant, ce qui appelle, ce qui invite et ce qui force. Chaque faculté sort de ses gonds. L'opinion est loin derrière⁸. L'estafilade dure.

Mais, pour donner à penser, faut-il que tout objet se présente sous la forme d'une *paire d'indiscernables* ? Faut-il que deux sensations s'opposent pour que nous souffrions cette provocation et que nous entendions cet appel ? Pour penser que ce qui donne à penser n'est pas uniquement la paire d'indiscernables offerte par la confusion des sens mais que, par exemple, un doigt seul est déjà susceptible de donner à penser, il faut sans doute une tout autre philosophie du sensible, du signe, de la mémoire, et de la pensée que celle proposée par Platon dans *La République*⁹. On supposera que le pouce, l'index et le majeur sont susceptibles, dans leur évidence même, de donner à penser. Contentons-nous de l'index, ce doigt qui montre.

8. Gilles Deleuze, *Différence et répétition*, Paris, PUF [1968], 1985, p. 180-186.

9. « Mais s'il s'agit de la grandeur ou de la petitesse des doigts, la vue les discerne-t-elle suffisamment, et lui est-il indifférent que l'un d'eux soit au milieu ou à l'extrémité ? Et pareillement le toucher sent-il suffisamment l'épaisseur et la minceur, la mollesse et la dureté ? Et en général les sens ne sont-ils pas insuffisants à juger de telles qualités ? N'est-ce pas ainsi que chacun d'eux procède ? », *La République*, VII, 523e-524a.

Dans ce geste par lequel je désigne ce qui est devant moi, j'ouvre à chaque fois l'énigme des déictiques où se donne à penser le rapport déchiré du langage et du monde¹⁰. Fallait-il en plus que l'index fût le doigt qu'on approche de ses lèvres pour imposer le silence ?

Il n'est donc pas sûr que certains objets soient plus propres que d'autres à donner à penser. Sans doute même est-ce la vertu (philosophique ?) majeure de celui qui donne à penser que de le faire à partir d'un objet qui sans lui semblait ne rien offrir d'autre que son existence opaque et silencieuse, comme ennuyée de nous.

Un pouce, un index, un majeur et, roulant entre eux, un *coquillage*¹¹...

Barthes

Or, à suivre la lecture précieuse de Jean-Claude Milner, Roland Barthes incarna ce moment de la pensée française, cette « césure d'intelligence » où *celui qui donne à penser* sut trouver *ce qui donne à penser* loin des objets attendus de la pensée. « Des objets de petite dimension, n'ayant pas à se mesurer nécessairement à l'étalon du géopolitique. Une méthode finitiste et constructiviste : analyser un objet dans sa délimitation propre, en respectant les bornes strictes de sa définition. Enfin, et surtout, une réhabilitation des surfaces : le vrai peut être caché, mais ce sera justement par son trop d'évidence ; l'intelligence, c'est voir ce qui se voit, dans sa disposition immédiatement donnée, sans se hâter de céder aux demandes des tréfonds ; le profond se révèle n'être en rien différent des surfaces ; c'est une sur-

10. « Il faut aussi des mains pour instituer un langage, pour montrer du doigt l'objet dont on émet le nom, pour mimer l'acte qui sera verbe, pour ponctuer et enrichir le discours » (P. Valéry, *Discours aux chirurgiens*, Œuvres, I, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1957, p. 918-919). Cf. aussi le beau livre de J. Brun, *La Main et l'Esprit*, Paris, PUF, 1963.

11. Cf. P. Valéry, *L'Homme et la Coquille*, in Œuvres, I, op. cit., p. 886-907. « [...] ce petit corps calcaire creux et spiral appelle autour de soi quantité de pensées, dont aucune ne s'achève... » (p. 907).

face, pliée autrement. Monde sans moiteur, sans huis clos, sans enfer¹². » Il faut savoir gré à Jean-Claude Milner d'avoir recomposé la généalogie philosophique du *Pas philosophique de Roland Barthes* – d'avoir su décrire ses pas de côté et la figure qui en découle, l'énallage, mais la politique aussi¹³. Talent de Barthes : débusquer ce qui donne à penser et l'offrir dans une écriture susceptible de le hisser à la faveur de la majuscule. Prendre ce qui donne à penser par le côté de son intensité sensible – sauver les *qualia*, quitte à en faire des signes et à rester dans la caverne où ils miroitent pour écrire les mythologies du monde moderne. Nous avons oublié, comme saturés par les discours dont il sut si bien accompagner la naissance, que l'on puisse s'étonner d'une publicité, d'une affiche, d'un adjectif ou d'une phrase quand ils deviennent des signes sensibles. Barthes sut nous montrer combien et comment ils donnent à penser¹⁴.

On trouvera ici les conférences du Centre Roland-Barthes dans l'ordre où elles ont été prononcées entre le 23 janvier 2002 et le 10 décembre 2002.

Chacun des essais qui forment ce volume entend donner à penser : chacun à sa manière, avec son style, ses concepts, et son « plan », aurait dit Gilles Deleuze. Chacun se donne un objet, et chaque objet qu'il se donne donne à penser d'une manière singulière. On appréciera la différence des méthodes, la part que le texte y joue, les vitesses aussi. Un point rassemble ces textes : la place du commentaire.

Dans sa lecture des « Chats » de Baudelaire, Jean Starobinski donne une véritable leçon de lecture, c'est-à-dire de sensibilité et de vie. On sait comment ce grand exégète privilégie plus que jamais la

12. J.-C. Milner, *Le Périple structural, figures et paradigmes*, Paris, Seuil, 2002, p. 116.

13. J.-C. Milner, *Le Pas philosophique de Roland Barthes*, La Grasse, Verdier, 2003. Sur l'énallage, p. 25 sq.

14. Marian Hobson parle plus bas de la « thématization » chez Barthes.

micro-lecture qui montre Dieu entre les détails. Jean-Luc Marion, ce philosophe du don, nous invite à une profonde méditation sur la donation (« qui a ses raisons que le don ne connaît pas ») et Marian Hobson sur les rapports de la langue et de l'institution de la philosophie. Jürgen Trabant nous convie à une leçon d'histoire en retraçant les linéaments de la philologie européenne entre Vico et Michelet. Roger-Pol Droit pose la question de la *taille de l'expérience*. Pascal Quignard évoque la différence entre le *naguère* et le *jadis*, ces deux instances du passé dont l'une est celle d'un passé qui n'est pas contingent, mais qui, comme chez Platon, est passé de tout temps : « Il y a un amont à la vérité. » Enfin, aux frontières indistinctes du droit et de la politique, Giorgio Agamben formule en philosophe la question de l'état d'exception.

Qu'il soit thématé, comme chez Jean Starobinski, Marian Hobson, Jürgen Trabant ou Giorgio Agamben, ou qu'il soit implicite comme chez Jean-Luc Marion ou Roger-Pol Droit, le rapport entre ce qui donne à penser et le *don des langues* est partout présent dans ces textes. Il est au cœur de la *rhétorique spéculative* de Pascal Quignard.

Ce qui donne à penser, c'est bien que, toujours déjà, nous pensons en langue.

Les conférences Roland-Barthes ont désormais un public fidèle et attentif. Souvent, les questions se prolongent tard dans la soirée grâce à l'amitié constante du personnel technique de l'amphi 24. Il n'est pas rare que les discussions s'agissent encore sur la nuit du parvis de Jussieu. Il est donc vrai que ces belles heures donnent à penser.

Quelques problèmes essentiels sont ici traversés, de façon aussi vivante que lucide. Espérons, que, par sa richesse même, ce nouveau volume provoque à d'ardentes discussions qui prolongeront celles que le lecteur y trouvera. C'est qu'il n'est pas de pensée digne de ce nom qui ne porte à la discussion.

M. R.

Jean Starobinski

« Les Chats » de Charles Baudelaire Érotique et esthétique

Introduction par Julia Kristeva

Sous les apparences déconcertantes d'une sincère modestie, Jean Starobinski est l'une des figures les plus érudites, les plus encyclopédistes et les plus ambitieuses du monde intellectuel contemporain. Ce citoyen de Genève qui n'aime guère les projecteurs des médias, qui fut pendant plusieurs années médecin, assistant en médecine interne puis en psychiatrie, puise à la source de sa double formation en lettres et en médecine un savoir diversifié et subtil, qui lui permet de discuter des enjeux essentiels aussi bien en épistémologie qu'en théorie littéraire et en éthique. Après son *Montesquieu* en 1953 et la publication de son livre *Jean-Jacques Rousseau : la transparence et l'obstacle* en 1957, des enseignements d'histoire des idées et de littérature française lui furent confiés à l'université de Genève. Parmi ses ouvrages les plus connus, je citerai *L'Œil vivant, I et II*, *La Relation critique*, *Les Mots sous les mots*, *Montaigne en mouvement*, « Le rire de Démocrite, Mélancolie et réflexion », *Histoire du traitement de la mélancolie, des origines à 1900*, *Le Remède dans le mal*, *L'Invention de la liberté*, *Portrait de l'artiste en saltimbanque*, *Diderot dans l'espace des peintres*, et, en 1999 : *Action et réaction. Vie et aventures d'un couple*.

Jean Starobinski fut le premier à découvrir, en les commentant avec une précision toute médicale et une très grande finesse poétique, *Les Anagrammes* de Saussure. Alors qu'à la belle époque du

structuralisme nous ne connaissions que le *Cours de linguistique générale*, Starobinski commença à publier ces cahiers apocryphes dans lesquels le fondateur de la linguistique générale analysait les vers asurniens et védiques selon une méthode qui n'en était pas une, qui paraissait kabbalistique, et qui, en fait, découvrait d'autres particularités du signifiant : non pas celles, linéaires, de la chaîne du discours parlé dont traitait le *Cours*, mais celles, tabulaires, de l'inconscient freudien que Saussure ignorait. Ce fut pour moi une révélation, que Roland Barthes partagea, et qui me conduisit à « Pour une sémiologie des paragrammes ».

Dans un autre domaine, au croisement de la médecine et de la création verbale, les travaux de Starobinski sur la mélancolie ont tracé la longue histoire médicale de ce mal au cours des siècles, en soulignant la part de l'immanence de la logique mélancolique dans la réflexion – pour autant qu'elles sont l'une et l'autre un exil, impliquant un écart, une distance avec la société et avec soi, une certaine ironie indissociable du sentiment de la perte. Avec Rousseau, Jean Starobinski nous apprend que la réflexion est un péril car elle dévoile ; et cette dénonciation des apparences et des artifices s'accompagne de tourments et d'angoisses, aux antipodes de l'excitation maniaque et des comportements masqués.

Je ne suis pas sûre, en revanche, que nous partagions la même appréciation de la psychanalyse : je veux dire que nos déceptions ne sont pas les mêmes. Cependant, je trouve particulièrement éclairantes, concernant Freud, les pages que Starobinski consacre à Diderot, notamment en examinant l'histoire du couple action/réaction dans les sciences physiques, chimiques, médicales et psychologiques. *Le Rêve de d'Alembert* et *Le Neveu de Rameau* intègrent en effet, selon l'analyse de Starobinski, le langage de la chimie de l'époque, envisagent le rêve comme une interaction des sensations et de la raison, du corps et de ses organes viscéraux avec le cerveau, et cherchent une causalité matérielle qui engendre une vie infinie et cependant susceptible de créer des diversités singulières. On comprend, en lisant Starobinski, comment le matérialisme ainsi

développé s'affirme comme un panthéisme. Et on croit lire, dans ses analyses, le Freud secret que développent les recherches psychanalytiques actuelles, en particulier sur la psychosomatique et le prépsychique.

Enfin, si une interrogation de la transcendance résulte de ce vaste questionnement des savoirs et des langages, il faut souligner combien la finesse de Starobinski est étrangère à tout nihilisme. De fait, j'ai compris que le *transcendant* se métamorphose dans sa réflexion sous l'aspect du *donné* : « Le pouvoir de donner est un pouvoir transcendant », écrit-il quelque part, ce qui rappelle étrangement Heidegger et Arendt, dans leurs développements sur *Danken-Denken*. C'est ce qui se dessine à la fin d'un ouvrage de Starobinski comme *Largesse* : le don d'Ève tendant la pomme à Adam est peut-être un geste pervers, mais il existe cependant dans la traduction judéo-chrétienne le pardon – ce moment où la loi et l'interdit s'abolissent, et où le don n'entraîne pas la perte, mais, par la réconciliation, suspend le temps de la vengeance et fait renaître. Voilà ce qui déclenche chez Starobinski, avoue-t-il, « un murmure de foi ».

*
* *

Madame, Monsieur le directeur, chers amis,

Vos paroles d'accueil m'ont profondément touché. Je vous remercie d'avoir souhaité associer ma présence à la mémoire de Roland Barthes. J'en suis très ému.

J'ai rencontré Roland Barthes en des circonstances diverses, espacées, toujours significatives, dans une amitié qui demeura à la fois implicite et vive, à en juger par la régularité des livres échangés. Ses livres furent pour moi de ceux qui fascinent, dont la lecture est sans cesse interrompue et reprise comme on interrompt

et reprend une conversation où l'on se sent pris à partie, invité à de nouvelles réponses.

Mon souvenir de Roland Barthes se projette en une série d'images discontinues. Je le revois, dans le petit salon d'un hôtel de Zurich, au milieu d'un groupe d'écrivains et d'éditeurs qui tentent de préciser un projet de périodique. C'est une réunion préparatoire, au début de l'année 1963, en vue de la *Revue internationale* que Maurice Blanchot et ses amis désiraient créer et qui ne parut jamais. Des écrivains allemands, italiens et français étaient présents. Je revois Elio Vittorini, Francesco Leonetti, Ingeborg Bachmann, Martin Walser, Hans-Magnus Enzensberger, Uwe Johnson, et, du côté français, aux côtés de Barthes, Maurice Blanchot et ses amis : Dionys Mascolo, Robert Antelme, Louis-René des Forêts. Je ne faisais pas partie du groupe initial, mais j'avais été convié, ainsi que Georges Poulet (qui résidait alors à Zurich, où il enseignait), en qualité de collaborateur éventuel. On s'était accordé sur le nom de la revue : elle s'appellerait *Gulliver*. On avait décidé que la revue comporterait beaucoup de textes brefs sur la situation politique ou sur les problèmes de la littérature. Mais le courant ne passait pas. Blanchot, malheureux, fiévreux, était remonté dans sa chambre. Barthes était extrêmement fatigué, il ne disait rien, ses paupières s'abaissaient par moments. Le souvenir qui me reste de lui en cette journée est un aparté sur la musique, dans un intervalle de la discussion, où nous parlons de récitatif, de chant, et où il me dit son admiration pour la voix et l'art de Panzéra, préféré à tout autre, et nommé à Fischer-Dieskau. Il songeait probablement à consacrer à la voix l'un des textes brefs demandés par la *Revue internationale*. Les partenaires allemands attendaient des textes beaucoup plus engagés : c'était l'une des raisons de la tension qui régnait. J'ai écrit moi-même quelques notes pour *Gulliver*, et deux ou trois d'entre elles – sur Rabelais, sur Raymond Roussel, sur les fêtes de l'Ancien Régime – se glissèrent dans *Tel Quel* ou dans les *Lettres nouvelles*.

avec François Mortier et Jean-Luc Evard, *Humboldt ou le sens du langage*, Liège, Mardaga, 1992 ; *Traditionen Humboldts*, Frankfurt am Main, Suhrkamp, 1990, trad. française Marianne Rocher-Jacquin, *Traditions de Humboldt*, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 1999 ; *Neue Wissenschaft von alten Zeichen : Vicos Sematologie*, Frankfurt am Main, Suhrkamp, 1994 ; *Artikulationen. Historische Anthropologie der Sprache*, Frankfurt am Main, Suhrkamp, 1998.

On signalera aussi, parmi ses très nombreux articles : « Parlare scrivendo (Dekonstruktive Bemerkungen zu Derridas Vico-Lektüre) », *Neue Romania*, 6, 1987, p. 123-146 ; « Parlare cantando : Language Singing in Vico and Herder », *New Vico Studies*, 9, 1991, p. 1-16 ; « Über das Dizionario Mentale Comune », in J. Trabant (éd.), *Vico und die Zeiche. Vico e i segni*, Tübingen, Narr, 1995, p. 63-69 ; « “Mon Vico, mon Juillet, mon principe héroïque”. Poetische Charaktere im historiographischen Diskurse Michelets », in Brunhilde Wehinger (éd.), *Konkurrierende Diskurse*, Stuttgart, Steiner, 1996, p. 57-77 ; « Tristi segni. Per una sematologia vichiana », *Bollettino del Centro di Studi Vichiani*, XXVI-XXVII, 1997, p. 11-27 ; « Trasporti : Vico in Germania », in Franco Ratto (éd.), *Il mondo di Vico/ Vico nel mondo*, Perugia, Guerra, 2000, p. 47-63. Il est le traducteur d'Umberto Eco en allemand et dirige la revue de sémiotique *Kodikas/ Code*.

RÉALISATION : NORD COMPO À VILLENEUVE-D'ASCQ
IMPRESSION : CORLET À CONDÉ-SUR-NOIREAU
DÉPÔT LÉGAL : FÉVRIER 2005, N° 79299 (XXX)
IMPRIMÉ EN FRANCE